

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

POURQUOI JE PRISE

LEMERCIER DE NEUVILLE, LOUIS

Monologue — 1880

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

POURQUOI JE PRISE	5
-------------------------	---

POURQUOI JE PRISE

SCÈNE 1

(Il entre en chantant.)

L'HOMME QUI PRISE

Oui, je mets dans mon nez ce grain sternutatoire
Et savez-vous pourquoi ?... Mais c'est tout une histoire,
Je vais vous la conter !

- Quand j'avais dix-huit ans...

- Je regrette souvent cet adorable temps

5

Où je croyais à tout ! Où mon coeur, vierge encore,
S'entrouvrait aux désirs inconscients, Aurore
De la vie ! -

Or, j'avais dix-huit ans ! J'étais beau !

- Oui vraiment ! - Mes cheveux de l'aile de corbeau

10

Avaient le velouté, mon oeil clair et limpide

Était franc et malgré cela, j'étais timide

À ce point qu'une femme... Eh bien, me faisait peur !

Elle me remplissait d'une étrange terreur,

Terreur, que doit sentir sous le sainte coupole

15

Le croyant à genoux aux pieds de son idole !

À cette époque là, chaque dimanche soir,

Lorsqu'il ne fait plus clair, sans qu'il fasse encore noir,

J'allais, pour promener un peu mes rêveries,

Faire un tout petit tour d'une heure aux Tuileries !

20

Or, j'avais remarqué depuis deux ou trois fois
Une enfant, jeune fille à peine, dont la voix
Était douce, l'oeil bleu, le teint de pâquerette,
Marchant, - non, - sautant comme une bergeronnette !
Sa grand'mère était avec elle ; toutes deux 25
La fille aux cheveux blonds, l'aïeule aux blonds cheveux
Après quelques moments de leur promenade
S'égayait. - En passant, je risquait un oeillade
Seulement, n'osant pas leur parler, ni m'asseoir
Près d'elles. Cependant, il advint qu'un beau soir, 30
Comment ? Je n'en sais rien vraiment, mais j'eus l'audace
De m'arrêter d'abord et puis de prendre place
À côté la vieille... Elle se recula....
Mon coeur battait.... mais bah ! Je disais : m'y voilà !
Mais comment leur parler ? Et que dire ? Que faire 35
Pour attirer leur attention et leur plaire ?
Le ciel très orageux ce soir-là, me servit.
Il plut ! - Et j'eus alors la présence d'esprit
D'offrir mon parapluie à l'aïeule. La fille
En me remerciant me parut si gentille, 40
Si bonne, que ma peur se guérit aussitôt.
Je causai. - Je n'avais qu'un léger paletot ;
Il fut trempé, qu'importe ! Ah ! J'avais bien la tête
À cela ! - Désormais la connaissance est faite !
Me disais-je. - En effet, le dimanche suivant 45
Je les revis encor ! - Je les revis souvent !...
Nos entretiens étaient étaient séparés par l'aïeule
Placée entre nous deux, mais eût-elle été seule
Avec moi, je n'aurais sans doute pas osé
Lui parler autrement... j'étais électrisé ! 50
Un soir, - elle venait de partir, étant lasse,
Et, tout enamouré, je regardais sa place.
Quand j'aperçus par terre un objet blanc, c'était
Son mouchoir. Son mouchoir ! Non ! Un gage discret !

Cela disait : « - Ici, j'ai placé ma figure, 55
Embrasse cet endroit ! - Près de cette bordure
Tu vas trouver mon nom écrit en coton bleu,
Sur ce nom adoré pour ta lèvre en feu ! »
Et pris subitement d'un délire farouche
Je pressais ardemment ce mouchoir sur ma bouche ! 60
Hélas ! Un parfum vint tout dépoétiser
Le cher mouchoir sentait le tabac à priser !
Le tabac ! Quoi ! Vraiment ?
Oui !...
Quelle horrible chose ! 65
Savoir qu'elle mettait dans son petit nez rose
Cette poudre fétide et que toujours. - Toujours ! -
Ce parfum-là viendrait embaumer nos amours :
Qu'il serait entre nous sans relâche, sans trêve,
Présent dans le réel et présent dans le rêve ! 70
Que cet ange, au front pur et calme, comme au lac,
Sentirait à jamais cette odeur de tabac !
Horreur !
Mais non amour était de forte taille !
Elle prise ? - Eh bien, soit ! Je priserai ! - Qu'on raille 75
Cette décision, que m'importe ! D'ailleurs
Pour lui plaire, je dois adopter ces odeurs !
Autrefois, pour montrer leur constance éternelle,
Les chevriers portaient les couleurs de leur belle,
Moi, je ferai de même ! - Et me voici parti. 80
- J'avais, vous le voyez, pris vite mon parti ! -
J'achetai du tabac, puis une tabatière
Et je passai le nuit, une nuit toute entière,
À me bourrer le nez de ce grain répulsif
Qui donnait des frissons à mon nerf olfactif. 85
Ce que j'éternuai, je ne puis vous le dire !
Mon nez, qui subissait malgré tout ce martyre,
S'enflait et devenait rouge et bleu tour à tour

Et ne comprenait rien à ces preuves d'amour !
Huit jours ! Huit jours durant, je fis, avec courage 90
Du priseur acharné le rude apprentissage.
Ma tête me semblait prise dans un étau :
J'éternuai huit jours à briser mon cerveau !
Mais enfin je sortis de l'épreuve à ma gloire,
Fier d'avoir, sur mon nez, gagné celle victoire ! 95
Le dimanche suivant j'accours au rendez-vous !
Car je croyais vraiment, - ceci dit entre nous -
Que l'on venait pour moi : ces rencontres réglées,
Dans le même jardin, dans les même allées,
Et sur le même banc, à la chute du jour, 100
M'avaient fait supposer qu'on acceptait ma cour.
- Je les vois toutes deux, mais ce fut surtout elle !
Alors, plein d'un beau feu, j'aiguise ma prune,
Et, croyant bien lui faire un joli madrigal,
En tendant le mouchoir - Oh ! Ce mouchoir fatal ! - 105
Je dis d'un air malin : « Tout comme vous je prise ! »
La jeune fille alors me regarde surprise,
Puis son oeil pur et doux me lance un tel regard
Que je crus recevoir mille coups de poignard !
J'ai lu tant de mépris, de dégoût, qu'une honte 110
Immense m'envahit et jusqu'au front me monte
- « Tiens ! Voilà ton mouchoir que tu croyais perdu !
Grand'maman ! »
- À mes mots, je me lève éperdu,
Je m'enfuis, me heurtant aux arbres; dans ma course; 115
Pour calmer ma douleur je n'eus que la ressource
De priser : Oui vraiment ! De priser ! Désormais
Ce tabac qui m'avait tout ravi, je l'aimais !
Depuis, j'ai, bien des fois, promené, les dimanches
Mes espoirs envolés si vite sous les branches 120
Des marronniers en fleur du jardin, je n'ai vu
L'aïeule ni sa fille ! - On n'est plus revenu !

Mon amour se guérit lentement, ce fut rude !
Mais j'ai toujours gâté ma mauvaise habitude !